



Gustaf Sobin

# Débris lumineux

Le Pommier



Débris lumineux

Titre original: *Luminous Debris.*

*Reflecting on Vestige in Provence and Languedoc*

Éditeur original: University of California Press

© 1999 by the Regents of University of California Press

© Éditions Le Pommier/Humensis, 2023, pour la traduction française

Tous droits réservés

ISBN 978-2-7465-2715-7

Dépôt légal – 1<sup>re</sup> édition: 2023, septembre

170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

Gustaf Sobin

# Débris lumineux

Traduction de l'anglais (États-Unis)  
par Elizabeth Deshays et Michel Roure

**Le Pommier**



*Pour Esther et Gabriel, avec affection*

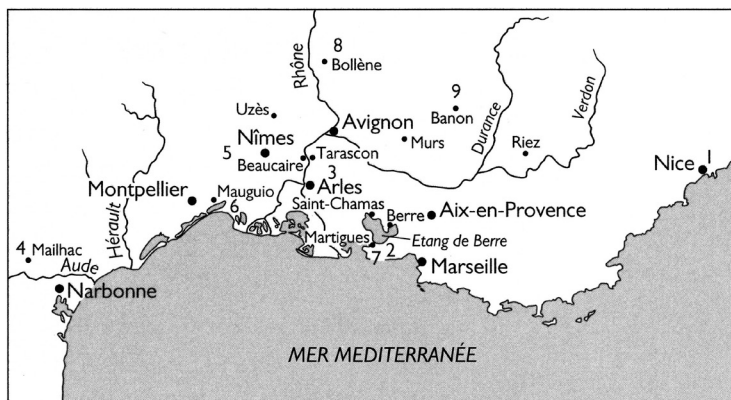




## Remerciements

**S**i l'un des essais qui suivent conduit les lecteurs à des prises de conscience semblables, les modestes ambitions de ce livre auront été satisfaites. Je suis particulièrement reconnaissant à Eliot Weinberger, le premier à m'avoir encouragé à entreprendre ce projet, ainsi qu'aux nombreux archéologues et préhistoriens de Provence, dont la gentillesse, la générosité et le désintéressement sans limites m'ont accompagné tout au long de mon chemin. Certains de ces essais sont spécialement dédiés à ceux qui ont rendu ce « chemin » aussi éclairant.

Gustaf SOBIN



### Sites archéologiques évoqués dans cet ouvrage.

- |   |   |
|---|---|
| 1. Terra Amata  | 5. <i>Oppidum</i> de Gailhan              |
| 2. L'abri de la Font-aux-Pigeons<br>(Châteauneuf-les-Martigues) | 6. Étang de l'Or (étang de Mauguio)       |
| 3. Les collines des Cordes<br>(Fontvieille)                     | 7. La pointe de l'Arquet<br>(La Couronne) |
| 4. Le Cayla de Mailhac  | 8. <i>Oppidum</i> de Barri                |
|   | 9. Chastelard de Lardiers                 |

# Introduction

**L**a brise, ce matin, traverse le cabanon où je travaille. Pour empêcher mes feuilles de s'envoler, j'utilise comme presse-papiers une lame de hache en pierre du Néolithique trouvée il y a des années dans un verger voisin. Cette lame, svelte comme une truite et profilée comme une sculpture de Brancusi, repose assez lourdement sur une épaisse liasse de pages blanches bruissantes. Elle a plus de quatre mille ans. Quant aux feuilles blanches agitées, elles ne sont guère plus que griffonnages au jour le jour, fragments, esquisses, brouillons jetables qu'accumule inévitablement un auteur. Il est certes rassurant de voir quelque chose d'aussi durable qu'un outil préhistorique perché sur nos propres traces éphémères, rassurant de voir le passé venir en quelque sorte ancrer nos propres notes provisoires. À vivre comme je le fais dans un paysage provençal riche des vestiges et de la mémoire matérielle de tant de cultures passées, j'éprouve une fascination croissant avec les années pour tout ce qui, silex, céramique, serpentine, s'ouvre un chemin vers la surface et, aussi frais que les rêves, aussi

lointain que ces sociétés fondatrices, se dégage du sous-sol composé.

Les artefacts « parlent » si nous savons comment « écouter », si nous apprenons à interpréter les détails pertinents grâce auxquels chacun pourrait être identifié. En ce sens, les artefacts sont comme des mots. Ils n'attendent qu'une traduction. Dans les essais qui suivent, j'ai tenté de traduire un certain nombre de ces mots, de ces locutions, de ces passages signifiants. J'ai tiré mes matériaux précisément de ces objets, de ces exemples que je considère comme les plus riches de sens pour notre présent. À cet égard me revient souvent à la mémoire une phrase de Roland Barthes. Il y décrit son hésitation à l'entrée d'un café parisien et se demande si ce café contient à cet instant quelque chose d'« existentiel ». J'ai choisi les matériaux de ce livre exactement sur ce critère. Une svelte pointe de flèche « en feuille de saule », que peut-elle nous apprendre sur nous-mêmes ? Comment les tessons gris cendre d'une cruche étrusque reflètent-ils – tels d'opaques miroirs – tel aspect caché de notre existence ? Le croissant de lune d'une boucle d'oreille de l'âge de bronze, qu'a-t-il à dire exactement ?

J'avais commencé, des années plus tôt, à passer au peigne fin la surface des vergers, des vignes, des champs de blé, des terrains soumis à des labours périodiques. La meilleure saison, bien sûr, c'est l'hiver. La terre est meuble, les pluies abondantes et les objets suintent véritablement à la surface. J'en vins à connaître des lopins entiers où je pouvais m'attendre à trouver les traces, par exemple, d'un atelier néolithique à ciel ouvert (grattoirs, lames, burins). D'autres endroits recelaient des armes de chasse (fers de lance, pointes de javelot), d'autres encore abondaient en

minuscules tessons cubiques provenant de thermes gallo-romains – *tesserae*. Ces sites n’avaient souvent que 20 ou 30 mètres de circonférence, étaient presque toujours peu distants de sources encore accessibles de nos jours et invariablement à l’abri du tout-puissant mistral. Silex, tessons, ossements bleus calcinés de gibiers néolithiques, tout disparaissait brusquement dès l’instant où je hasardais un pas dans la pleine force de ce courant quasi mythique. Après tant de milliers d’années, soudain tout vestige s’évanouissait. En un instant, je passais du règne de la « culture » à celui de la « nature » : de l’outil au chêne nain.

Il n’y a guère de moment de la Préhistoire, de la Protohistoire, de la première histoire écrite, qui n’ait laissé sa trace dans la terre hautement réceptive de Provence. Souvent sur pas moins de quinze couches successives, ces dépôts s’étalent chronologiquement, depuis les habitats saisonniers des tout premiers chasseurs du Paléolithique jusqu’à notre potager empli de la faïence craquelée et des billes cassées de la famille. Entre ces deux extrêmes, presque chaque moment de l’évolution humaine a laissé sa marque. Du bracelet d’os d’un archer néolithique à la minuscule monnaie de bronze, le *viaticum*, coincée jadis entre les dents d’un ecclésiastique médiéval, l’histoire de la région finit par s’illustrer elle-même.

Si je n’ai moi-même jamais fouillé – jamais participé à une expédition archéologique proprement dite – j’ai passé beaucoup de temps à pratiquer une discipline parallèle, pour laquelle je ne trouve d’autre nom que celui d’« excavation d’archives ». J’ai creusé ma route à travers les tumulus d’innombrables rapports de terrain, les thèses de doctorants en archéologie, les conférences enregistrées

d'éminents préhistoriens lors de congrès annuels. Chaque fois, je n'ai fait que creuser, racler, tamiser en quête du détail lumineux. En effet, je n'avais d'autre ambition, farfouillant parmi les livres, les brochures, les mémoires manuscrits et les tirages informatiques traitant aussi bien des pollens méditerranéens fossiles (palynologie) que des microtoponymes (paléolinguistique), que de déterrer ces détails lumineux, ces moments exemplaires. Ce faisant, mes études finissaient par compléter mon travail sur le terrain : l'archiviste, en ce sens, élucidait le flâneur. Tous deux recherchaient cependant les mêmes propriétés ensevelies : le pouvoir – inhérent à certains objets, dans certains cas – de produire une réflexion, une référence, de faire office de miroir ressuscité. Obscurs, ordinairement encroûtés, le plus souvent illisibles, ces objets n'en fixent pas moins des points à partir desquels nous pourrions situer notre présente existence. Oui, par-delà les millénaires, le pictogramme gravé, par exemple, de telle culture protohistorique pourrait servir de jalon, de repère pour déterminer en dernière instance qui nous sommes, ce que nous sommes, où nous en sommes en ce moment précis. « Existentiel », en effet. Car le passé, correctement interprété, clarifie le présent, nous donne – de temps en temps – de foudroyantes visions de notre propre réalité.

À l'approche de la fin d'un nouveau millénaire, les aperçus que ces visions nous donnent deviennent toujours plus significatifs. À la dérive dans un monde de vacuité sémiotique, étrangers à nous-mêmes au milieu d'une telle débauche d'électronique, nous avons commencé, comme par intuition, à hanter les musées, à consulter les archives, à trier les détritits apparents que sont les vestiges longtemps

méconnus. Ici, en Provence, par exemple, chaque village a produit son historien, chaque autel délabré en bordure de route son restaurateur. À défaut d'un présent viable, nous en sommes venus à valoriser comme jamais le passé. Projetés en avant, nous nous sommes clairement tournés vers l'arrière, cherchant les signes, les signatures et les échos attestés d'un monde qui gît sous le nôtre.

Chacun des essais qui suivent participe à divers degrés d'une dialectique entre ces deux ordres temporels. Pour moi, le passé en soi a peu d'intérêt et le présent n'offre que le profond malaise d'une culture toujours plus dépourvue des protocoles nécessaires à la réflexion. J'ai pris la liberté de sélectionner des objets spécifiques, des lieux, des exemples tirés du passé sur la seule base de leur utilité, aussi ténue soit-elle, à cette dialectique. Rien d'autre n'a compté dans le choix des matériaux que les échos, les miroitantes images qu'ils pouvaient offrir, les réverbérations qu'ils pouvaient créer.

Les essais commencent avec l'étude d'un minuscule brise-vent paléolithique vieux de quatre cent mille ans et s'achèvent avec l'examen d'un aqueduc de l'époque de Claude au premier siècle de notre ère. Ils sont présentés dans l'ordre chronologique bien qu'ils n'essaient nullement de « couvrir » cette vaste étendue. Au contraire, chacun n'offre rien de plus qu'un bref aperçu – un moment précis – dans cet énorme écheveau. Le présent volume embrasse une période qui va du commencement de la civilisation à la latinisation de la Gaule méridionale, et parcourt une aire qui est approximativement celle de la Provincia romaine, vaste territoire administratif constitué par Auguste en l'an 28 av. J.-C. Il inclut une bonne partie de ce qui est

aujourd'hui le Sud-Est de la France. Vivant dans cette région depuis trente-cinq ans, j'ai naturellement pris peu à peu connaissance de son immense héritage historique et de la richesse de ses vestiges.

Ce ne sont pourtant ni l'histoire ni les vestiges que l'on rencontre dès l'arrivée en Provence, mais un paysage, un pays sculptés par le vent. Le vent est partout : dans l'anatomie torturée des arbres que l'on aperçoit dans les tableaux de Van Gogh, dans l'architecture des fermes qui semblent se blottir, se tapir contre les longs assauts du mistral en hiver, dans les vergers en terrasses délicates où les oliviers résolument lui font face. Sous le vent aussi se tient le soleil, ce vaste médaillon méditerranéen. Ce même soleil, je l'ai appris presque aussitôt, fait fleurir les amandiers à la mi-février et s'émietter la terre en août en fine, insidieuse, funèbre poussière. C'est ce monde poignant de la Provence étalé sous nos yeux que l'on rencontre en arrivant. Face à tant d'abondance, à tant de fruits, de fleurs et de calcaire doré piqué de lichens, il est difficile de croire que ce monde en dissimule un autre sous lui. Que le plan horizontal de nos perceptions, dans toute son étendue, nous tient à l'écart d'un autre niveau plus profond, plus secret, de connaissances sous-jacentes. Qu'une lecture *verticale* pourrait bien être possible.

Il est nécessaire aujourd'hui, peut-être comme jamais auparavant, de rétablir le contact avec cette verticalité : de nous sentir enracinés, non pas simplement dans le passé en général mais aussi dans le moment qui nous est propre à l'intérieur du continuum stratifié du passé. Bref, il est nécessaire de nous situer en regard de notre propre évolution. Nous qui vivons sur la couche supérieure d'une profonde



compilation – faite de vent, d’ombre et de voix battues par d’autres voix –, nous avons besoin de sentir que pour cette résidence une garantie a été « souscrite » par des antécédents : que nous, les vivants, nous sommes continuellement accompagnés par la présence, aussi lointaine soit-elle, de prédécesseurs. Que finalement nous ne sommes pas seuls.



PREMIÈRE PARTIE

Silex



L'incubation des rêves .....	219
Ferveur et résidu.....	227
Le pont Flavien .....	235

QUATRIÈME PARTIE

*Aquaeductus*

<i>Aquaeductus</i> .....	243
NOTES DE FIN.....	267

Cet ouvrage a été composé par Soft Office.